



Edith Mir, agent de liaison, de Reyrevignes à Lyon

Un matin, je devais attendre Serge à la gare des Brotteaux, à Lyon. A midi, pas de Serge... Je ne bougeais pas pour ne pas le manquer. Je n'ai rien mangé. J'ai acheté deux kilos de cerises. J'ai attendu vainement. Je suis montée dans le train. Pas de place en troisième. Je monte en deuxième et le contrôleur m'impose un supplément à payer. Il me reste 20 centimes. Pas de quoi manger. J'ai dû attendre d'arriver à Limoges, avec bien du retard. Vers une heure du matin, à la gare des Bénédectins, j'ai enfin retrouvé Serge...

J'ai dû ensuite aller à plusieurs reprises en Corrèze, au PC de Philippe. Une fois, j'ai été installée à Clergoux dans les bois. Il a fallu quitter les lieux, les Allemands étaient signalés tout près.

Je me suis retrouvée, un soir où il pleuvait à torrents, sous une toile de parachute. L'eau rentrait à flots, je me suis levée pour aller ailleurs, c'est là que Philippe, me voyant, éclate de rire : il m'attrape la tête, la cogne contre la sienne et il me dit : "Pauvre Marie, tu ressembles à un rat mouillé".

Je me mis en colère et lui dis : " Tu peux bien rire, tes hommes tu les fais coucher à l'abri et nous, les femmes, nous couchons sous les tentes où il pleut comme dehors. Si au moins, tu nous laisses coucher dans les voitures qui ne font rien. "Elles ont le toit percé" me dit-il.

J'insistais et alors, pour la première fois, je vis Philippe répondre d'un ton sec : "Marie, n'insiste pas, il n'en est pas question !"

Quelques jours plus tard, redescendu dans le Lot, j'appris qu'il était mort... Comme j'étais malheureuse !

Au mois d'Août, il fallait remonter à Lyon pour plusieurs liaisons. Serge me dit d'aller à Villefranche de Rouergue, où paraît-il, il y avait des trains.

Renseignement pris, il n'y en avait plus. Je demandais qu'on me trouve un vélo pour m'y rendre. René Gausserand me donna celui de sa femme. Je devais être à Vénissieux le mardi à 14 heures. Je partis le vendredi soir à 17 heures. Je comptais passer par Brioude. Au repas de midi, le restaurant n'accepta pas mes tickets. Ceux du

Lot ne valaient rien.

En traversant un village, je rencontrais des maquisards logés dans un château qui me permirent de manger quelque peu puis de dormir...

Après pas mal d'anicroches, je réussis à gagner Vic sur Cère. Au bout d'un moment, je dus marcher pieds nus, le raphia de mes chaussures n'avaient pas résisté à l'humidité. A Vic, j'en achetais une paire à semelle de bois. En montant la côte du Lioran, elles me faisaient tellement souffrir que je les quittais. Je me suis acharnée au milieu de difficultés inouïes. J'ai atteint Issoire puis Feurs.

Là, je rencontrais un régiment FTPF : les gens me conseillaient d'aller vers Saint Etienne où il y avait des trains pour Lyon. Un marchand de légumes m'aida, avec son camion, à y arriver. Il m'indiqua l'adresse d'un hôtel où je pourrais me reposer en toute sécurité. Je m'y suis rendue. Il était bourré d'Allemands. A table, on m'installa près de l'un d'entre eux et d'un autre Français, qui devait être de la milice.

Dès que je le pus, je gagnais ma chambre où je ne pus dormir de toute la nuit. Je m'attendais à être arrêtée, car l'Allemand m'avait longuement dévisagée en regardant ma coiffure dans laquelle j'avais dissimulé un plis.

A la pointe du jour, je me dépêchais de partir. En sortant de l'hôtel, la gare fut mitraillée par les Anglais, les Allemands sortirent de tous les coins. Dans un village que je réussis à atteindre après Rivede-Gier, j'appris que des gamins de 10 à 15 ans, avaient été fusillés parce qu'ils regardaient l'ennemi fuir.

Enfin, j'arrivai à la Plaine, un quartier de Lyon. Je laissai mon vélo dans un café et je pris le trolley pour aller à mon rendez-vous. J'y étais à l'heure, et je m'acquittai de ma mission. Je me rendis chez Florence Corrèze. Paul Vienne, un avocat célèbre de la Résistance, un des dirigeants du Comité National des Ecrivains, que j'y avais rencontré n'a pas voulu que je redescende tout de suite dans le Lot. Il y avait trop de danger à refaire un pareil voyage.

J'aurais beaucoup d'autres choses à dire sur cette période exaltante...

DES NOMS A NE POINT OUBLIER

Il est des noms de femmes qui sont associés dans la mémoire des Résistants à leur lutte difficile :

- Odette Bru, la compagne de Georges Bru, présent parmi les premiers dans les combats clandestins,

- Odette Bach, militante syndicale si estimée,

- Marie Verlhac, l'épouse de Jean Verlhac qui débordait de dynamisme et jouera un rôle essentiel pour la liaison avec nos amis anglais,

- Antoinette Buffière, si précieuse au groupe Veny qui fut affreusement torturée à Gourdon par la Gestapo,

- Les compagnes, toutes les compagnes des dirigeants des organisations patriotiques, qui partageaient leur combat, et celles de nos camarades moins connus mais dangereusement exposés.

Une mention spéciale s'impose pour **Simone Selves** qui deviendra plus tard, **Simone Lurçat**. Ancienne élève de l'EN de Cahors, elle dut quitter Toulouse où elle militait au tout début de la résistance pour se replier dans le Lot. La gestapo l'avait repérée.

Elle organisa le Comité des Œuvres Sociales de la Résistance à l'échelon du Lot, avec Simone Conquet, toujours effacée mais si efficace.

Simone Selves prit une part importantes aux initiatives les plus diverses du Comité Départemental de Libération à laquelle elle appartenait dès les premiers jours.

Avec elle, **Yvonne Chapou**, la veuve de Philippe si courageuse dans son malheur et aussi **M^{me} Combes**, dont le fils Pierre était déporté, siégèrent au Comité Départemental de Libération et y jouèrent un rôle essentiel.

Comment ne pas évoquer l'action énergique de **M^{me} Lapeyre** à l'hôpital de Cahors qui réussit à soigner, à secourir, à sauver tant de Résistants et celle, discrète, mais si reconfortante des religieuses à Cahors, à Saint Céré, à Figeac... et sans oublier **M^{me} Mendailles** à Cahors.

*M^{me} Metges,
morte en déportation*



Le Musée de la Résistance a donné le nom d'Hélène Metges à la salle de la déportation. Hélène Metges, l'épouse d'un des plus fidèles compagnons de Philippe, était entrée dans la Résistance dès mars 1942. Elle appartenait au mouvement "Libération". De son café, elle intervenait intelligemment pour aider le maquis et organiser le service des liaisons.

D'une abnégation sans limite, elle ne ménageait point sa peine. Arrêtée par la Gestapo le 28 juin 1944, elle fut torturée mais garda le

silence. Déportée à Ravensbruck, elle y mourut en 1945.

A Figeac, après les rafles sinistres de mai 44, **Mathilde Boudou, Henriette Dreyfus, Hélène Durand, Antoinette et Françoise Lafage** ne revinrent pas de déportation. Et celles qui ont survécu à leur calvaire comme **M^{me} Suzanne Payra-Cayrel**, sont restées fidèles à la Résistance et en défendent la mémoire.

M^{me} Camille Chapou



Quant à Camille Chapou la mère de Philippe arrêtée par la Gestapo, elle fut aussi déportée à Ravensbruck. Dans ce camp, face aux brutes nazies, elle fit chanter la Marseillaise à ses compagnons qui en avaient la force jusqu'à son dernier jour. Furieux, ses tortionnaires tentèrent de l'humilier en la dépouillant de ses vêtements et en ne lui laissant que son chapeau.

Elle leur tint tête de toutes ses propres forces désespérées...

Ils la jetèrent directement, encore vivante, dans un four crématoire.

Veuve d'un capitaine mort en 1914-1918, mère d'un héros sans peur et sans reproche, ainsi mourut une des plus nobles figures de la Résistance à laquelle elle avait tant donné.